

# LES CHOSES DE LA VIE

## Il ne jouera plus au soldat, le petit Wadiï...

Je terminais ma dernière chronique par un appel aux lecteurs afin qu'ils puissent aider la jeune Khaoula Drif, victime d'une maladie rare qui peut être enrayée par une opération chirurgicale en France. Comme la survie a un prix et que les bons sentiments, aussi puissants soient-ils, s'arrêtent aux portes des cliniques, il lui faut rassembler la coquette somme de 400 millions de nos anciens centimes pour payer cette opération. Il est dit, quelque part, que les soins sont un droit pour toute personne malade. Ça, c'est la théorie, ce qui est transcrit sous forme d'articles secs, d'énoncés de lois rigides ; ce qui est l'aboutissement des débats entre spécialistes et élus de la nation, dans l'atmosphère douillette d'une salle de réunions chauffée ou rafraîchie selon les saisons, sous l'œil vigilant d'un président de commission chargé de faire respecter l'esprit de la loi. Ainsi, la loi a un esprit. Et peut-être même des yeux, une tête et, qui sait, des organes génitaux ! La loi a un esprit mais, comme par miracle, lorsqu'il s'agit de l'appliquer, de la matérialiser sous forme d'actions concrètes, elle perd son esprit qui se dilue dans les discours creux, les bilans dithyrambiques, les promesses vagues... Et Khaoula, elle, est-ce seulement un corps qui souffre et attend dans sa lointaine Filfila, du côté de Skikda ? N'est-elle pas aussi un esprit qui pense, qui réfléchit, qui espère, qui doute ? Arrivée en deuxième année de droit en écrivant cours, devoirs et mémoires à l'aide d'un stylo dans la bouche, elle doit en connaître des choses sur le droit ! La justice ! A-t-on le droit de laisser mourir des malades sans intervenir ? Est-il juste que la femme de si Flène prenne l'avion en première classe pour aller se faire arracher une dent alors que des malades lourds, vivant dans des conditions atroces, au milieu de familles

démunies et désemparées, attendent la mort sans que ce droit et cette justice viennent taper à leurs portes ?

Récemment, j'ai rendu visite à un jeune enfant du nom de Wadiï, un bambin plein de vie, hospitalisé trois années durant dans un hôpital pédiatrique. Hospitalisé est un bien grand mot. Disons qu'il était là juste pour les soins d'urgence car il habitait un douar lointain et son père n'avait pas les moyens de le faire évacuer à chaque fois qu'une crise sérieuse se manifestait. Wadiï était devenu un élément du décor. Tout le monde le connaissait et le choyait. Les médecins, les infirmiers, les malades, les visiteurs, etc. C'est un ami qui m'en parla un jour en me disant que son cas était «suspect» car, à chaque fois, que lui ou ses compères essayaient d'en savoir plus sur la maladie de Wadiï et les raisons qui font qu'on ne l'évacuait pas vers l'étranger, on leur répondait : «Cela ne dépend pas de nos services. Il lui faut une prise en charge pour l'étranger et, pour le moment, on la lui refuse.»

Ce cas devenait encore plus «suspect» lorsqu'une journaliste d'un quotidien local se présenta pour enquêter sur la maladie du jeune Wadiï. On lui ferma la porte au nez et personne ne voulait prononcer un traître mot sur l'affaire du jeune Wadiï. Tout ce qu'elle put récolter, sous le sceau de la confidentialité et en faisant la promesse de ne pas divulguer l'identité de son informateur, se résumait en quelques bribes : Wadiï avait subi une intervention chirurgicale au niveau de la gorge. Visiblement, cette opération n'avait pas résolu le problème et on dut procéder à une trachéotomie pour l'aider à respirer. Pour protéger ce «trou» des microbes et autres atteintes bactériennes, on avait placé un petit appareil qui deviendra inséparable du petit garçon. Les jours et les mois passèrent,

voire les années, et personne ne s'inquiétait du sort de ce malade pas comme les autres. Hormis, bien sûr, ses bienfaiteurs qui continuaient à lui rendre visite et à le dorloter comme si c'était leur propre enfant. J'ai vu ses photos prises lors des fêtes de l'Aïd. Il recevait de beaux costumes et les accoutrements qu'il adorait, notamment des tenues militaires. Ses bienfaiteurs le couvraient de cadeaux : tous les vendredis, c'était Noël pour lui !

Et puis, un jour, on le mit à la porte de la clinique. La prise en charge tardait à venir et il n'y avait plus rien à faire pour lui. Son père était désemparé : et si une crise chronique le prenait la nuit ? Comment faire ? L'administration hospitalière avait ses raisons que le cœur ignore et trois années d'hospitalisation, c'était visiblement plus qu'il n'en fallait... Wadiï quitta l'hôpital pour enfants avec quelques larmes...

Je suis allé le voir dans son hameau perdu, par une belle journée du dernier hiver. C'était juste avant les grandes tempêtes de neige qui bloquèrent la circulation. Une fois dépassé Aïn Tahmamine, sur la route nationale 16, nous bifurquâmes à droite, au niveau du carrefour d'El Megfel. Destination : Oued Cheham. Première halte dans un café fréquenté par des retraités qui se retrouvaient chaque matin pour débattre du contenu des quotidiens. On me présenta d'abord celui qui achetait *Le Soir*. Son compagnon de droite était un féru de *Liberté*. le troisième avait *El Watan* sous les yeux. Le quatrième adorait *Le Quotidien d'Oran*. Chacun pouvait lire quatre journaux au prix d'un ! Après ce moment de partage et d'émotions, nous primes la route d'un hameau perdu au milieu des collines verdoyantes. Après plusieurs essais infructueux, nous tombâmes sur l'épicerie où travaillait le papa de Wadiï. Je pensais que c'était la sienne mais j'ap-

pris qu'il n'était qu'un employé. Et notre jeune malade ? Il était à l'école. Heureux d'apprendre qu'il pouvait fréquenter encore les classes ! Il se débrouillait bien selon son père qui nous raconta les conditions pénibles dans lesquelles il vivait mais qui n'étaient rien à côté de la souffrance de voir son enfant mourir à petit feu : «Ils ne pouvaient plus rien faire à l'hôpital ! Nous attendons une prise en charge pour l'étranger. Enfin, c'est ce qu'ils disent...»

A l'heure de la sortie des classes, nous récupérâmes le petit Wadiï qui semblait vivre avec un sourire sempiternel figé sur son visage, juste au-dessus de cette chose atroce plantée au milieu de sa gorge. Il ne parlait plus mais comprenait tout. Il me montra comment il suivait les cours, comment il écrivait sur son cahier aux jolis motifs, comment il répondait aux questions. Il fut heureux d'apprendre que j'allais lui ramener un beau vélo mais montra son mécontentement quand je lui dis qu'il serait à trois roues. Son père intervint pour me signaler qu'il pouvait monter sans problème sur un deux-roues. Ok ! Ce sera une bicyclette pour grands ! Quelques mois plus tard, je reçus un coup de fil qui me glaça : le gosse venait de perdre la vie... Ce n'était pas un enfant de riche. Ce n'était pas le rejeton des nouveaux pachas qui ont ce qu'il y a de meilleur en Algérie et à l'étranger. Mais ça leur fera une belle jambe le jour où, malgré tous les soins intensifs, sophistiqués et coûteux qu'ils auront reçus à Paris, à Londres ou à Washington, ils ne seront qu'un corps froid dans un cercueil qui n'aura plus l'honneur de la première classe. Juste un colis dans une soute à bagages !

Nous avons perdu Wadiï, mais nous pouvons sauver Khaoula. Je m'adresse à tous ceux qui ont encore une



Par Maamar FARAH  
maamarfarah20@yahoo.fr

conscience, à ceux qui croient en Dieu sans hypocrisie et qui savent que l'islam est aussi solidarité et partage ; je m'adresse à ceux qui croient en Dieu mais qui fréquentent églises et synagogues ; je m'adresse à ceux qui ne croient pas en Dieu mais qui ont un cœur qui bat pour les faibles et les opprimés ; je m'adresse à ceux qui nous gouvernent et qui peuvent faire quelque chose pour Khaoula ; je m'adresse aux lecteurs d'Algérie et d'ailleurs : faites quelque chose pour sauver Khaoula !

M. F.

- Comptes Drif Khaoula
- Devises : 00100743020100092651
- CCP : 162865 52 clé 58

Le Soir sur Internet :  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
E-mail : [info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)



## De la frontière nécessaire entre la langue et les baragouineurs !

A ce rythme, et d'ici la fin de la visite de Hollande chez nous, j'espère que l'Algérie ne va pas finir par ...

...demander pardon d'avoir été colonisée !

J'entends ici et là des analystes et des observateurs vachement avertis de la vie politique algérienne employer le mot «tractations» pour parler de ce qui se passe autour des APC et de leur mise en place après le scrutin hyper-enthousiasmant du 29 novembre dernier. Je ne voudrais pas intervenir dans le volet politique. Et préfère me limiter à celui de la langue. Messieurs ! Messieurs ! Allons ! Allons ! La langue française ne s'est pas faite comme ça, sur le battement de cils d'un sac poubelle noir empli d'argent. La langue française ne s'est pas construite comme se construisent les hideux blocs de béton désarmé sur les murs desquels les propriétaires n'hésitent pas à accoler des plaques avec inscrit dessus le mot «Villa». La langue française n'est pas le fruit d'un arbre obtenu par l'hybridation sauvage d'un ancien flûtiste de cabaret et d'une tenancière de maison close atteinte de varices énormes, partout sur le corps, sauf sur sa langue fourchue. La langue française n'est pas le résultat d'une naissance miraculeuse, comme celle qui a vu un jour poindre d'entre les cuisses flétries du régime un parti politique en moins d'une demi-heure, sous un sapin au pied duquel étaient déjà emballés de gigantesques cadeaux sous la forme de militants, d'électeurs, de députés et de sénateurs prêts à l'emploi. La langue française ne résulte pas d'une

fausse déclaration en résistance face à l'ennemi ou d'un certificat de patriotisme acheté au marché de Tidjelabine. En un mot comme en cent, la langue française s'est construite avec des règles et des canons très précis. Et dans cette langue française, le mot «tractation» a un sens clairement défini : il s'agit d'une négociation, parfois secrète, souvent discrète. Tout sauf ce qui se passe dans la plupart des conseils communaux de notre cher et grand pays. Que ce qui se déroule dans les caves glauques de nos mairies soit appelé «bazar», je veux bien l'admettre. Qu'il soit appelé «trabendo», je veux bien aussi. Qu'il soit désigné sous le vocable «Ch'kara», je dis oui ! Qu'il soit appelé «truanderie», j'acquiesce ! Qu'il soit qualifié de «banditisme», j'adhère ! Qu'il soit labélisé «pratique mafieuse», je le comprendrais fort aisément. Mais de grâce, n'employez surtout pas le mot «tractations». Faites de la politique comme bon vous semble ! Analysez ce que vous voudrez bien analyser. Peignez vos murs à votre guise et accrochez les lampions que vous souhaiteriez accrocher à vos édifices communaux. A la limite, je m'en contre-fiche un peu. Mais laissez la langue française tranquille. Ne la violez pas ainsi en voulant étendre le mot «tractations» sur un marécage aux relents fétides. Dans un marigot où même les plus vieux et endurcis alligators n'arrivent pas à survivre. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

More FUN  
More YARIS

OFFRE SPÉCIALE\*  
FIN D'ANNÉE

TOYOTA ALGERIE

3 ANS TOYOTA GARANTIE

\*Pour toute livraison avant le 31/12/2012.  
Disponible dans tout le réseau TOYOTA ALGERIE et ses revendeurs agréés.

Hydra : 021 98 30 00 - Blida : 025 43 14 14 - Dely Brahim : 021 98 30 00 - Oran : 041 98 30 00 - Ouargla : 029 71 71 71 - Annaba : 038 51 16 96.  
Sétif : Merouani Karim Automobiles, 036 83 24 30 - Tlemcen : Arc en ciel, 043 38 00 70 / 040 91 50 13 - Ouled Slama : Ets Saidani, 025 46 34 34  
Tiaret : Eurl Habib Auto: 046 41 33 68 - Mascara : Sarl Cotram Auto: 047 93 50 81.